Document generated on 04/16/2024 12:26 p.m.

24 images

Révolution de la mémoire ou mémoire de la révolution

Marc Mercier

Number 152, June–July 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65037ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Mercier, M. (2011). Révolution de la mémoire ou mémoire de la révolution. *24 images*, (152), 38–39.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Révolution de la mémoire ou mémoire de la révolution

par Marc Mercier

IL Y AVAIT LONGTEMPS, MIS À PART DANS LES TRAITÉS D'ASTRONOMIE, QUE LE MOT « révolution » n'avait surgi sur le devant de la scène de l'Histoire avec toute sa fraîcheur émotive et émancipatrice. Ce sont les peuples arabes qui ont su en ce début de 2011 le réactualiser et lui redonner une force subjective attrayante. La révolution est une voie pour passer d'un état à un autre en imposant une rupture qualitative. On retrouve aussi cela dans la nature quand par exemple l'eau, en atteignant les 100° C, se transforme en vapeur. Mais que reste-t-il de son état antérieur ? La table rase du passé est un leurre. La mémoire travaille le présent, et inversement. C'est dans ce mouvement de balancier que se situe l'acte de création.

***Mémorial de la Marseillaise* d'Anne Van den Steen et Dominik Barbier**

Le samedi 12 février, encore tout émoustillé par la joie contagieuse des Égyptiens qui la veille ont vu s'enfuir le dictateur qu'ils exècrent à juste titre, je me rends au 25, rue Thubaneau à Marseille où s'ouvre le *Mémorial de la Marseillaise* scénographié par la plasticienne Anne Van den Steen et l'artiste vidéo Dominik Barbier. Ce dernier a imaginé un dispositif vidéo sophistiqué et pertinent dans le lieu même d'où partirent les fédérés marseillais pour rejoindre à pied le palais des Tuileries de Paris, lors de l'insurrection du 10 août 1792, en entonnant le chant de l'armée du Rhin qui deviendra plus tard l'hymne national français, la *Marseillaise*.

Cette collision historique franco-égyptienne provoquée par l'actualité immédiate ne fut pas sans conséquence dans mon approche du dispositif proposé. De la collision hasardeuse des dates, on passe parfois hâtivement à une collusion des faits. Sans compter que les textes issus des doléances populaires de 1789, les valeurs d'égalité, de fraternité et de liberté rappelées quand est évoquée la fameuse Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen, font non seulement écho aux aspirations exprimées sur la place Tahrir du Caire, mais aussi au mécontentement grandissant d'une large partie de la population française d'aujourd'hui.

Il y a dans ce *Mémorial* une salle où siègent des bustes de personnages historiques de l'époque. Sur chacun est projeté le visage d'un habitant marseillais anonyme d'aujourd'hui.

***Le soleil brille pour tout le monde mais les hommes préfèrent les blondes* (2008) de Sylvie Laliberté**

L'effet est tellement bien réussi que, quand ces sculptures *vivantes* s'activent, débattent, expriment par des mimiques leurs sentiments, nous sommes littéralement obligés de faire le grand écart entre l'histoire ancienne et notre actualité, et, justement, de mesurer cet écart. La vidéo prend les mesures de l'Histoire avec un œil de géomètre.

Ce va-et-vient incessant, vertigineux, fragilisant entre la mémoire et notre présent n'est accessible dans toute sa complexité qu'en se mesurant à la parole des poètes, de ces femmes et hommes qui ont déserté l'armée des certitudes qui occupent le sens commun. *Déserter*, c'est quitter son pays pour se réfugier dans le désert, là où tout est trop immense, où toutes les limites sont impalpables, où toutes les constructions humaines sont sujettes à l'ensevelissement. Sait-on combien de fois les pyramides égyptiennes furent dissimulées sous le sable ? Étonnant paradoxe : le vide du désert cache et protège simultanément les vestiges de la mémoire des hommes.

Il faut donc écouter les poètes et scruter leurs images qui fouillent les sables toujours mouvants de la mémoire.

Je pense notamment à ce délicat travail de la réalisatrice québécoise Geneviève Allard, ***Doucement… repartir*** (6 min, 2009), soutenu par le centre d'artistes Vidéo Femmes. Les premières images, comme des clignotements dans la nuit, émergent du désert de l'écran noir. C'est le corps d'une femme qui, lentement, se dresse comme un oiseau longtemps évanoui, engourdi, qui tente de redéployer ses ailes. Soudain, la surface noire se déchire pour laisser entrapercevoir des images d'archives, vestiges, vertiges du souvenir. C'est une invitation au voyage, qu'il conviendrait d'ailleurs de mettre ici au plu-

riel, à des voyages tant les pistes sont multiples…, disons même une *invitation aux errances*, aux erreurs de parcours. Des parcours sur des sentiers lumineux d'images *trouvées*, de films de famille, d'extraits de documentaires. Une profusion de signes, d'indices, d'atmosphères… semblent orienter nos pas de spectateurs… pour aussitôt nous perdre à nouveau. Le son aussi est déchiré. Il laisse espérer un horizon (horizontal comme le clavier d'un piano), mais l'espace qu'il promet (comme un chant de sirène) n'est jamais gagné d'avance. Le son se froisse, épouse la matière fragile des images, s'interrompt pour reprendre plus loin. On ne sait jamais si les souvenirs qu'exhument ces matières audio-visuelles favorisent un élan vers le futur ou l'empêchent.

Je pense aussi à la vidéo ***Strands*** (2009) de l'artiste montréalais Paul Neudorf, réalisée avec la complicité de trois danseurs, Marc Boivin, Jonathan Turcotte et Clara Furey. Les premières images nous montrent les doigts d'une main d'où se détachent ces lignes qui sont nos empreintes digitales, qui sont la signature administrative de notre identité, qui sont ce par quoi l'on nous reconnaît parmi la multitude. D'entrée de jeu, Paul Neudorf décharge de ce fardeau le corps de son danseur. Délesté de ses marques identitaires, le corps est détaché dans le double sens de « lavé » et de « libéré ». Deleuze dit quelque part que notre identité, c'est tout le chemin que nous parcourons pour nous éloigner de nos origines. Il dit que l'identité, contrairement aux idées reçues, n'est pas donnée par le passé, elle est une construction d'avenir.

Les lignes digitales tombent. Toute la mémoire s'échappe du corps comme de minuscules serpents. Cela pourrait le libérer d'un poids. Non. L'homme est perdu. Il s'effondre, écartelé, manipulable à merci. Il demeurera une marionnette tant qu'il n'aura pas pris conscience des traces irrécupérables qu'il a laissées derrière lui. Il est seul comme un grand accidenté de la vie au centre d'un monde qui tourbillonne autour de lui. C'est dans la rencontre avec les autres qu'il trouvera une possibilité de libération, une possibilité de se trouver lui-même. C'est par l'écriture du corps dans l'espace qu'il se prononcera : danser, c'est condenser en arabesques l'indicible. C'est par le partage chorégraphique des gestes qu'une communauté soucieuse des individualités pourra émerger.

Nous pouvons aussi saisir cette mémoire écartelée entre le passé et son actualisation dans un registre apparemment plus léger, chez une artiste (qui ne cessera décidément jamais d'être précise et délicate), Sylvie Laliberté. En 2008, elle réalise ***Le soleil brille pour tout le monde mais les hommes préfèrent les blondes***. Elle présente son travail ainsi : « Le Festival du nouveau cinéma de Montréal (37e édition) m'a invitée à réaliser ces petites séquences vidéo afin de les disposer dans la ville : dans une station de métro, à la Grande Bibliothèque et au FNC Lab. Il fallait respecter le thème qui était le cinéma et il fallait ne pas mettre de son pour ne pas trop déranger. Ils m'ont dit qu'on vit dans un monde où il y a beaucoup trop d'images. Alors, bien sûr, j'en ai rajouté. »

Le titre renvoie évidemment à l'histoire du cinéma, celui des stars hollywoodiennes, et pas n'importe laquelle puisque la blonde en question (Loreleï), la préférée de la gent masculine, explosive et croqueuse de diamants (imaginée par Howard Hawks), n'est rien moins que Marilyn Monroe. Sylvie Laliberté joue donc le contre-champ capillaire, comme la brune foudroyante (Dorothy) du film de 1953, ***Les hommes préfèrent les blondes***.

Avec son don des raccourcis spatiotemporels, Sylvie Laliberté nous arrache de l'univers onirique du septième art (elle avouera d'ailleurs avoir *déjà dormi pendant un film*) pour nous projeter dans le monde d'aujourd'hui : « Un film catastrophe, annonce-t-elle, c'est pour nous convaincre que les catastrophes n'arrivent qu'aux autres… » (on la voit gisant sous les roues d'une voiture), « …et les vampires aussi ». Quelle histoire ! Toutes les histoires du cinéma, toutes nos mémoires de cinéphiles sont convoquées pour atteindre un seul objectif : parler d'elle en particulier et des femmes en général, pas celles qui sont fantasmées et qui adorent se faire mousser devant les caméras, mais les femmes réelles : « Les actrices sont toujours très propres. Elles sont souvent dans des baignoires. »

Le cinéma raconte des histoires, c'est-à-dire des sornettes. Sylvie prend la liberté de sonner l'alarme sans larmes et avec les armes du sourire pour narrer nos intimités indicibles.

L'art vidéo est une poésie car il bouscule les langages, il réaménage les temps – la *déconjugaison* –, il réorganise les espaces, il brouille les frontières entre le rêve et la réalité, il compose avec le visible et l'imperceptible, l'audible et l'inouï, l'art et le quotidien, le banal et l'exceptionnel, la grande et la petite histoire, la mémoire et l'oubli. Il *rêve-volutionne*.

Strands **(2009) de Paul Neudorf**